Marcel RIOUX (1919-1992)

sociologue, Université de Montréal

(1988)

“Les frusques de la semaine et l'habit du dimanche”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
Professeur sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Dans le cadre de "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de soins infirmiers retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

à partir du texte de :

Marcel Rioux, "**Les frusques de la semaine et l'habit du dimanche**". Un article publié dans la revue **Possibles**, vol. 12, no 3, été 1988, pp. 27-36.

M. Marcel Rioux (1919 - 1992), sociologue, enseignait la sociologie à l'Université de Montréal.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 10 décembre 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Table des matières

Introduction

Qui définit les vérités universelles ?

La vie quotidienne récuse-t-elle « la vie avec la pensée » ?

Que s'est-il passé à la Révolution française ?

Le paradoxe de Lévi-Strauss

Ethnocentrisme et tolérance

Camper en dehors de la nation

L'universel et le particulier

Marcel Rioux

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

"Les frusques de la semaine et l'habit du dimanche"

Un article publié dans la revue **Possibles**, vol. 12, no 3, été 1988, pp. 27-36.

Marcel Rioux

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

"Les frusques de la semaine et l'habit du dimanche"

Un article publié dans la revue **Possibles**, vol. 12, no 3, été 1988, pp. 27-36.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Alain Finkielkraut vient de publier un livre qui a eu beaucoup de succès à Paris ¹. Il est bien écrit et présente assez honnêtement - il charrie un peu à certains moments - ce qui, pour certains, a toutes les apparences d'un grave problème. M. Allan Bloom traite quelque peu du même problème dans *L'Âme désarmée*. ²

Voici comment M. Finkielkraut présente son volume : « Le terme de culture, en effet, a aujourd'hui deux significations. La première affirme l'éminence de la vie avec la pensée ; la seconde la récuse : des gestes élémentaires aux grandes créations de l'esprit, tout n'est-il pas culturel ? Pourquoi alors privilégier celles-ci au détriment de ceux-là, et la vie avec la pensée plutôt que l'art du tricot, la mastication du bétel ou l'habitude ancestrale de tremper une tartine grassement beurrée dans le café au lait du matin » (p. 9). Quelques lignes plus haut il cite Brice Parain qui « oppose la vie quotidienne à la vie avec la pensée, qu'il appelle aussi vie supérieure. » D'où le titre de cet article, une

¹ *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987.

² Paris, Julliard, 1987.

culture quotidienne - les frusques de la semaine -et la culture supérieure - l'habit du dimanche.

Ceux qui admettent que l'Occident est en crise, à commencer par l'Empire américain, et qui ne se contentent pas d'y voir des crises économiques et politiques passagères, ont raison de penser que cette crise qui s'aggrave est surtout d'ordre culturel, c'est-à-dire de l'ordre des valeurs. La question est de savoir si cette crise existe parce qu'on a reconnu une la vie quotidienne est éminemment une sphère ans laquelle les valeurs d'une société s'incarnent et se pratiquent. M. Finkelkraut cite Lévi-Strauss là-dessus : « L'ethnologie parle donc de cultures au pluriel, et au sens de styles de vie particuliers, non transmissibles (sic), saisissables sous forme de productions concrètes - techniques, moeurs, institutions, croyances - plutôt que de capacités virtuelles et correspondant à des valeurs observables au lieu de vérités ou supposées telles » (p. 72). Dans toute culture, ainsi définie, qu'il s'agisse de la culture des Dogons ou celle des Grecs, on peut aussi trouver, énoncés ou inférés, les canons qui régissent le vrai, le beau et le bon. C'est à peu près là ce qu'enseignait l'ethnologie de Lévi-Strauss et les autres sciences dites sociales ou humaines. Est-ce ce point de vue que Lévi-Strauss appelle « le regard éloigne » qui aurait déboussolé la civilisation - selon Marcel Mauss, c'est une culture qui a essaimé - occidentale et aurait provoqué les crises qu'elle connaît aujourd'hui ?

Mais, selon M. Finkelkraut, il y a plus grave. Ce serait d'avoir renoncé à juger les autres cultures selon les « vérités universelles » que l'Occident aurait trouvées et transmises depuis les Grecs ; le résultat c'est ce qu'il appelle « un monde désoccidentalisé » et « la deuxième mort de l'homme ». Ce danger pourrait être plus réel que le premier et je vais l'aborder tout de suite en me plaçant carrément du côté d'un Québécois, donc d'un Nord-Américain qui habite aux marches de l'Empire américain.

Qui définit les vérités universelles ?

[Retour à la table des matières](#)

On a fait remarquer que si on compare la déclaration américaine des droits de l'homme avec la française, la première apparaît plus locale, s'adressant aux habitants des treize colonies américaines, et celle de la France, plus universelle, se voulant valable pour tous les hommes. Pourquoi ? C'est qu'à la fin du XVIIIe siècle, c'est la France et non les USA qui se donnait pour et était la première puissance mondiale. Et ce pouvoir, comme la classe dominante le fait pour une société donnée, définit ses valeurs, sa vision du monde et ses intérêts comme ceux de tous. Et Herder, tout Allemand qu'il fût n'avait pas tort sur ce point là de rabrouer Voltaire. M. Finkielkraut le résume ainsi : « Et, selon Herder, l'aveuglement de Voltaire reflète l'arrogance de sa nation. S'il pense faux, s'il unifie à tort la multiplicité des situations historiques, c'est parce qu'il est imbu de la supériorité de son pays la France) et de son temps (le siècle des Lumières). En jugeant l'histoire à l'aune de ce qu'il appelle la raison, il commet un péché d'orgueil : il enfle aux dimensions de l'éternité une façon de penser particulière et provisoire. Le même esprit de conquête est à l'oeuvre dans sa volonté de "dominer l'océan de tous les peuples, de tous les temps et de tous les lieux" et dans la disposition du rationalisme français à se répandre hors de ses limites nationales et à subjuguier le reste du monde. » (pp. 16-17)

À la fin du XXe siècle, il y a belle lurette que les USA ont remplacé la France comme puissance impériale. Ils sont devenus, plus que la France au XVIIIe siècle, le leader incontesté de l'Occident ; les Français en savent quelque chose. Le Québécois que je suis et qui voit son pays s'américaniser chaque jour davantage est obligé de penser, sinon de parler, comme Herder, et dire avec Lévi-Strauss que le barbare « c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. » (p. 73) Pour l'Américain, ce qui n'est pas lui n'est pas loin d'être barbare. Pour me défendre contre l'envahissement des U.S.A., j'ai besoin de croire aux cultures de Lévi-Strauss et de ne pas croire que l'aigle américain incarne les

vérités ou les Lumières universelles. Les Français d'aujourd'hui ont peut-être besoin autant que moi de ces deux hérésies que dénoncent MM. Bloom et Finkielkraut.

Au fait, j'ai toujours cru avec Antoine-Augustin Cournot que la raison, dont les philosophes discourent, est une faculté dont tous les hommes sont doués, donc universelle. Mais ce qui est jugé raisonnable varie avec les peuples, les époques et les grands groupes sociaux.

Mais peut-être que Voltaire et Herder avaient tort tous les deux ! Le premier pour croire que sa culture était l'héritière et la dépositaire de vérités universelles (que la Révolution et Napoléon allaient ensuite répandre, les armes à la main, dans le monde barbare) ; Herder, pour avoir exalté l'âme aryenne et servi de caution morale à tous les crimes que l'on commettra en son nom. Quand on possède es vérités universelles, il faut que ça se sache.

La vie quotidienne récusé-t-elle « la vie avec la pensée » ?

[Retour à la table des matières](#)

Dans le texte que j'ai cité plus haut, M. Finkielkraut écrit que la culture, entendue comme « vie quotidienne », « récusé » l'éminence de la vie avec la pensée. Je crois que c'est faux, et de deux façons ; de la part de ceux qui vivent cette vie quotidienne et de la part de ceux qui l'étudient. Dans toute société, la culture, comme style de vie, est transmise de génération en génération et la culture, entendue comme vie avec la pensée, n'est « récusée » par aucune ; au contraire chaque société transmet une sagesse, une pensée que ses anciens ou ses spécialistes ont élaborée et raffinée au cour de son existence. Que l'on songe au livre de l'ethnologue Paul Radin : *Primitive Man as a Philosopher*. Quand une dissociation existe entre les deux types de culture, c'est plutôt chez certains esthètes comme l'admiratrice de Gide et dont il parle dans son Journal. Certaines personnes, écrit-il, ont tellement d'admiration pour les penseurs et les artistes qu'elles ne peuvent s'imaginer qu'eux aussi vont aux cabinets.

Que s'est-il passé à la Révolution française ?

[Retour à la table des matières](#)

La Révolution abolit-elle l'État de droit divin ou la nation française ? M. Finkielkraut voudrait nous faire croire que c'est la nation française. « Voyez Siéyès écrit-il : "La nation est un corps d'associés vivant sous une loi commune et représentés par la même législature." Il ajoute : Associés : ce seul vocable effaçait un passé millénaire et, au nom de la nation, donnait brutalement congé à l'histoire nationale. » Ce qui est aboli c'est l'État français de droit divin et dans lequel la noblesse et le clergé sont les états dominants ; le Tiers-état, la bourgeoisie veut prendre le contrôle de l'État : elle n'y parviendra en France, que vers 1830. Le terme de Siéyès, associés, est juste ; des citoyens s'associent pour former une société, un État ; c'est une forme sociale que les Allemands nomment « gesellschaft » ; c'est une association réalisée en vue d'un objectif. Le lieu social que forme la nation, la communauté, « gemeinschaft » en allemand, n'a pas été détruit par la nouvelle société, par le nouvel État que les Français mettent sur pied ; il pré-existe à la société et s'incarne dans une culture, telle que définie plus haut par Lévi-Strauss. Qu'au cours de l'histoire, les Allemands et les Français aient invoqué, et tour à tour perverti, toutes sortes de notions pour prendre ou garder l'Alsace et la Lorraine ne change rien à l'affaire. L'État et la Nation sont deux réalités qu'on doit analytiquement distinguer.

Là où M. Finkielkraut charrie, c'est lorsque, par un amalgame habile, il voudrait faire croire que ceux qui ne sont pas de son avis sont de droite avec Bonald et Joseph de Maistre et tutti quanti. On peut croire en la réalité nationale, sans vouloir prouver l'existence de Dieu, comme le firent certains réactionnaires français.

Le paradoxe de Lévi-Strauss

[Retour à la table des matières](#)

Brièvement énoncé, cet apparent paradoxe tient à deux énoncés de l'ethnologue. En 1951, il publie un texte *Race et histoire*, commandé par l'Unesco, dans lequel « il commence, dit M. Finkielkraut, par retirer toute valeur opératoire au concept de race. Les différences qui existent entre les groupes humains, écrit-il (L.S.) tiennent à des circonstances géographiques, historiques et sociologiques, non à des aptitudes distinctes liées à la constitution anatomique ou physiologique des noirs, des jaunes ou des blancs... La tentation de placer les communautés humaines sur une échelle dont on occupe soi-même le sommet, est scientifiquement aussi fausse, et aussi pernicieuse moralement que la division du genre humain en entités anatomico-physiologiques closes » (p. 65-69). Les penseurs des Lumières ont, selon Lévi-Strauss, succombé à cette tentation et même, au XIX^e siècle, beaucoup de spécialistes en sciences humaines, M. Finkielkraut cite, à ce sujet, Lewis Henry Morgan, le premier grand spécialiste des Iroquois, à qui Engels a fait un sort dans *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. Morgan exprime ici la théorie de l'évolution qui avait cours en 1877. « On peut assurer maintenant, écrit Morgan, en s'appuyant sur des preuves irréfutables, que la période de l'état sauvage a précédé la période de barbarie dans toutes les tribus de l'humanité, de même que l'on sait que la barbarie a précédé la civilisation. L'histoire de l'humanité est une quant à la source, une quant à l'expérience, une quant au progrès. » (p. 70)

Ces considérations de Lévi-Strauss, publiées dans *Race et histoire*, ont été adoptées par l'Unesco et par la grande majorité des spécialistes en sciences sociales. En 1971, l'Unesco réinvite Lévi-Strauss. Ses remarques font scandale. Et c'est ce que l'appelle le paradoxe de Lévi-Strauss. Voici quelques éléments de cette deuxième intervention, tels que rapportés par M. Finkielkraut.

Si nous refusons de hiérarchiser les cultures et les sociétés et si nous reconnaissons à chacune d'entre elles le droit de se développer, Lévi-Strauss en conclut que « l'attitude d'individus ou de groupes que

leur fidélité à certaines valeurs rend partiellement ou totalement insensibles à d'autres valeurs. » (p. 104) ne peut être taxée de racisme. M. Finkelkraut résume et cite de nouveau Lévi-Strauss. « ... la mutuelle hostilité des cultures est non seulement normale mais indispensable. Elle représente, écrit Lévi-Strauss, "le prix à payer pour que les systèmes de valeurs de chaque famille spirituelle ou de chaque communauté se conservent et trouvent dans leurs propres fonds les ressources nécessaires à leur renouvellement. » (p. 105)

Ethnocentrisme et tolérance

[Retour à la table des matières](#)

M. Finkelkraut déplore cet état de choses. Sans prôner l'intolérance ou l'impérialisme culturel des Lumières, il voit dans ces attitudes des sciences humaines et de l'Unesco la source de tous les maux dont l'Occident est affligé en cette fin de XXe siècle. C'est loin d'être sûr !

Si l'on revenait aux vues de L.H. Morgan, il faudrait consentir à l'américanisation de la planète. Si nous suivons son disciple, Leslie White, pour lequel le degré de civilisation d'une société se mesure par l'énergie harnachée par personne, par joui, faudrait encore une fois américaniser la planète car c'est aux U.S.A. que se gaspille le plus d'énergie. Je ne sache pas que ni les Russes, ni les Chinois, ni même les Français seraient d'accord là-dessus. Au lieu de vouloir hiérarchiser les cultures, pourquoi ne pas admettre que chacune d'elles représente un possible parmi l'infinité des façons d'être humain. En quoi leur épanouissement appauvrit-il une autre culture ? Enfin, reconnaître aux autres sociétés le droit de vivre avec la pensée, leur pensée, ne nous enlève aucunement la possibilité de « la vie avec la pensée ». Libre à nous, Occidentaux, de croire que notre vie avec la pensée est supérieure à celle des autres cultures ; mais cessons d'enseigner aux Noirs : « Nos ancêtres les Gaulois » ou nos grands penseurs Aristote et Saint Thomas d'Aquin ! Ce ne sont pas les Chinois, que je sache, qui nous forcent à remplacer Diogène par Confucius.

Camper en dehors de la nation

[Retour à la table des matières](#)

Proudhon, le socialiste français que Marx ridiculisa dans *Misère de la philosophie* en réponse à l'ouvrage de Proudhon, *Philosophie de la misère*, écrivait que la classe ouvrière, au XIXe siècle, campait en dehors de la nation. Marx partage la même attitude en 1845. « La nationalité du travailleur n'est pas française, anglaise, allemande, elle est le travail, le libre esclavage, le trafic *de soi-même*. Son gouvernement n'est pas français, anglais, allemand, c'est le capital. L'air qu'il respire chez lui n'est pas l'air français, anglais, allemand, c'est *l'air des mines*. Le sol qui lui appartient n'est pas le sol français, anglais, allemand, c'est quelques pieds *sous la terre*. » ³ Maximilien Rubel ajoute en note que c'est ainsi qu'il faut entendre la phrase du *Manifeste communiste* : « Les travailleurs n'ont pas de patrie. »

Marx qui, avant de se vouloir philosophe, historien ou économiste, se voulait le défenseur des travailleurs, du prolétariat, réclame pour ceux qui campent en dehors de la nation une espèce de vocation universelle, c'est-à-dire d'incarner des valeurs universelles, celles du travail. Ne pourrait-on pas dire la même chose de certains Juifs, qui eux aussi, ont longtemps été exclus de la société et de la nation dans lesquelles ils vivaient et tenus de vivre dans des ghettos et qui, de ce fait, passent volontiers outre à la nation et veulent se rattacher directement à des valeurs intemporelles et universelles.

La plupart des auteurs sur lesquels s'appuie M. Finkelkraut, Juif lui-même, à commencer par Marx, pour discréditer l'idée de nation, sont Juifs. Le premier qu'il invoque est Julien Benda dont j'ai lu et admiré toute l'œuvre. Il me semble qu'encore ici, il n'y a pas de contradiction fondamentale entre ce que disent Benda, d'une part et Lévi-Strauss et même Raymond Aron, d'autre part. Quel que soit le parti que ces Juifs prennent dans ce débat, M. Finkelkraut en tête, c'est tout en leur honneur que de soulever ces questions. Les mots de « specta-

³ *Oeuvres*, La Pléiade, 1982, p. 1435.

teur engagé » qu'Aron utilise pour se décrire me semblent plus juste que celui de l'ange Uriel que se donnait Benda. Que les « clercs », comme Benda appelait les intellectuels.. doivent essayer de « raison garder » dans les débats de la cité, m'apparaît essentiel. C'est à quoi Raymond Aron s'est efforcé sa vie durant. C'est ce que M. Fin-kielkraut lui-même vient de faire dans le *Nouvel Observateur*, (na 1184), en se demandant « Le tiers monde vote-t-il Barbie ? ». On voit mal en quoi son intervention justifie son rejet de la vie quotidienne comme culture et conforte sa thèse sur l'existence de valeurs intemporelles et universelles.

L'universel et le particulier

[Retour à la table des matières](#)

Que de toute société, toute culture, existent des modèles, du Bon, du Vrai et du Beau, cela paraît être universel. Que chaque société veuille faire partager ces canons à tous ses membres, cela paraît aussi universel. Qu'une société dominante et une classe sociale dominante veuillent imposer leur vision du monde à ceux et celles qu'elle domine, cela paraît aussi universel. Le relativisme culturel ou moral est une vue de l'esprit et n'est pas le lot de la majorité des agents sociaux.

En revanche, ce que l'on considère comme bon, beau et vrai, est toujours situé et daté. Que chaque société ait tendance à sacraliser ou à naturaliser l'arbitraire culturel ne change rien à l'affaire. Que les Américains s'imaginent que les animaux et les poissons fonctionnent à profits et pertes, comme eux-mêmes, n'empêche pas les morues de fonctionner au gaspillage, comme le prétendait Georges Bataille.

La crise de l'Occident, il faut en chercher la cause en Occident, et singulièrement dans la capitale du capitalisme mondial, les U.S.A. De ce point de vue, *La Barbarie* ⁴ de Michel Henry est une bonne illustration.

⁴ Grasset, Paris, 1987.

Fin du texte